

PETIT
DISCOURS

PRONONCÉ

CHEZ LES DAMES DE LA VISITATION DE CHAMBÉRY,

Le 2 juillet 1814,

POUR LA

1^{RE} MESSE DE L'AUTEUR.

Hæc dies quam fecit Dominus; exultemus et lætemur in eâ.
C'est ici le jour que le Seigneur a fait; livrons-nous aux transports d'une sainte joie. (*Ps. cxvii, 23.*)

Ces paroles, mes Sœurs, sont moins le texte d'un discours qu'un cri d'amour et de reconnaissance qui s'échappe du fond de mon cœur. Quel jour en effet, et pour vous et pour moi, que celui où je viens vous entretenir! Pour vous, c'est un jour plein des plus doux et des plus touchans souvenirs: il vous rappelle votre institution première, votre glorieuse origine, le nom que vous avez reçu de votre saint fondateur, les lois qu'il vous a données, le lien qui unit entre elles les heureuses filles de François de Sales, qui les unit toutes à la Reine des vierges, devenue, en cette fête, leur protectrice et leur mère. Mais ce jour, si beau pour vous, mes Sœurs, est aussi pour moi un jour de bénédiction et de grâces: c'est celui où, pour la première fois, j'ai tenu dans mes mains

tremblantes mon Seigneur et mon Dieu; où, devenu sacrificateur de l'Agneau sans tache, arrosé de son sang, j'ai élevé cette victime adorable vers le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation; c'est encore le jour où, pour la première fois, ma langue se délie dans la maison du Seigneur, pour annoncer, à des âmes qui le chérissent, la parole de vie et de salut. Quel bonheur pour moi, de commencer mon ministère au milieu des épouses de Jésus-Christ, dans cet asile du recueillement et de la paix, dans ce sanctuaire des vertus les plus pures! Quel bonheur plus grand encore, de le commencer sous les auspices de Marie, et d'en mettre, dès aujourd'hui, toute la suite sous sa puissante protection! Vous savez, ô Vierge sainte! si j'attache du prix à cette faveur du Ciel, si je mets en vous ma confiance, si j'aime à vous offrir les prémices de mon sacerdoce et de toutes mes œuvres; si je soupirais après le moment où il me serait permis de publier vos louanges au pied des saints autels; enfin si c'est à votre gloire, après celle de Dieu, que je suis résolu de consacrer tous les travaux de ma vie. Daignez donc m'assister et soutenir ma faiblesse, dans cette première tentative que je vais faire pour vous honorer.

Mes Sœurs, unissez vos prières aux miennes, et disons: *Ave, Maria.*

Vous n'attendez pas de moi un discours régulier, en ce jour de trouble délicieux et de profonde émotion. Il suffira à votre piété que, sans m'astreindre à aucun ordre, je vous propose, pour notre édification commune, quelques simples et courtes réflexions puisées dans le mystère que nous célébrons.

Transportons-nous en esprit, mes Sœurs, dans la maison de Zacharie et d'Elisabeth. Tout y est, comme ici, dans l'attendrissement et la joie: c'est l'arrivée de Marie qui y cause ces transports. A peine y est-elle entrée, à peine sa voix s'y est-elle fait entendre, qu'Elisabeth sent tressaillir l'enfant qu'elle porte dans son sein, et que, toute pénétrée des lumières

de l'Esprit divin, elle s'écrie : « D'où me vient cet honneur, que la mère de mon Dieu vienne à moi ? » Oh ! mes Sœurs, que d'humilité, que de foi dans ce peu de paroles ! Elisabeth, cette sainte mère du Précurseur, qui était elle-même comblée de tant de grâces, elle, pour qui un ange était descendu du ciel, et dont la vieillesse était devenue féconde par un miracle, s'étonne que Marie daigne entrer dans sa maison. Elle oublie tous les droits que lui donnent et les liens du sang, et la supériorité de l'âge, et les grandes merveilles opérées depuis six mois en sa faveur ; ne voyant que les vertus suréminentes de la jeune vierge qui la prévient, et le privilège incomparable de la maternité divine, elle ne sait que s'humilier et se confondre ; elle ne peut comprendre que la mère du Rédempteur l'ait jugée digne de sa visite : D'où me vient cet honneur ? à quel titre y pouvais-je prétendre ? *Undè hoc mihi, ut veniat mater Domini mei ad me* (1) ?

Hélas ! mes Sœurs, nous qui sommes bien éloignés de la sainteté d'Elisabeth, sommes-nous aussi humbles ? savons-nous nous étonner comme elle des bontés dont la Mère de Dieu nous prévient, de l'amour qu'elle nous témoigne ? Cependant que n'a-t-elle pas fait pour nous ? que ne lui devez-vous pas, vous en particulier, mes Sœurs ? Ne vous a-t-elle pas prises, dès votre plus tendre enfance, sous sa protection spéciale ? ne vous a-t-elle pas conduites comme par la main, à travers les périls de la première jeunesse, jusqu'au moment où vous avez été reçues au nombre de ses filles chéries ? n'est-ce pas elle qui vous a mises à l'abri des orages du monde dans cette maison qui est la sienne ? ne vous y a-t-elle pas cachées, comme de timides colombes, dans son sein ? n'y a-t-elle pas fait couler pour vous le lait et le miel des consolations divines ? et tandis qu'en ces années de terreur qui viennent de s'écouler, les fondemens de l'univers semblaient ébranlés, que l'agitation et

(1) Luc, I, 43.

le trouble régnaient partout autour de vous, un fleuve de paix et de joie n'a-t-il pas constamment arrosé cette terre promise que vous habitez ? *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei* (1). Marie est donc avec vous, mes Sœurs : peu contente de vous visiter, elle a établi sa demeure au milieu de vous. Non, elle ne vous quitte point ; c'est elle qui adoucit vos peines, qui soutient vos forces, qui vous rend victorieuses des tentations ; et elle ne cessera de vous couvrir de ses ailes, que quand elle vous aura transportées de ce saint asile dans la cité immortelle du Dieu vivant. Ah ! que chacune de vous a donc bien sujet de s'écrier avec Elisabeth : D'où me vient tant de bonheur, *Undè hoc mihi* ? Pourquoi ai-je été choisie au milieu de tant de personnes de mon âge et de mon sexe, qui ont déjà péri, ou qui courent à leur perte, égarées par leurs passions, et entraînées par le torrent des illusions mondaines vers l'abîme où vont s'engloutir les enfans du siècle, avec leurs vaines espérances et leurs désirs insensés ? Etais-je digne de cette préférence si heureuse, et, comme je puis l'espérer, si décisive pour mon salut ? Hélas ! en ai-je même toujours senti le prix ? n'est-il jamais arrivé que, lasse du joug de l'obéissance, des saintes rigueurs de ma règle, des privations que la religion impose, de l'uniformité même de cette vie si douce et si calme, j'ai cédé pour des instans à d'injustes dégoûts, et donné au moins quelques faibles regrets aux faux biens que j'ai quittés ? Comment se fait-il donc que, malgré mes faiblesses et mes infidélités, la mère de mon Dieu continue de me prodiguer ses faveurs et ses soins les plus tendres ? *Undè hoc mihi, ut veniat mater Domini mei ad me* ?

C'est par ces sentimens que nous imiterons l'humilité reconnaissante d'Elisabeth. Admirons maintenant la vivacité de sa foi. Aussitôt que l'Esprit Saint a répandu dans son âme un rayon de sa lumière, elle croit, elle professe à l'instant même le plus étonnant

(1) Ps. XLV, 5.

des mystères; elle reconnaît Marie pour la mère de son créateur, quoique rien n'annonçât, dans une vierge pauvre et modeste, une si haute dignité; elle n'hésite pas à la bénir entre toutes les femmes: elle bénit, elle adore le divin fruit de ses entrailles. Elisabeth est donc la première qui, s'élevant au-dessus du témoignage des sens, rend hommage à la présence du Sauveur, caché et invisible. Nous avons tous les jours occasion de faire un semblable exercice de foi; car le même Dieu-Sauveur n'est ni moins caché, ni moins présent sous les voiles eucharistiques, qu'il ne l'était dans le sein de sa bienheureuse mère. Ce sein virginal fut le premier et le plus digne sanctuaire du Verbe incarné; mais du reste il ne renfermait rien que ce que nous possédons encore dans nos tabernacles, ce que nous adorons sur nos autels, que les prêtres touchent de leurs mains, et que les fidèles reçoivent par la communion dans leurs cœurs. Nous le croyons, et à Dieu ne plaise que nous ayons le moindre doute sur un dogme si précieux de notre religion! Mais notre foi est-elle aussi vive que celle d'Elisabeth? est-elle animée d'une charité aussi ardente? nos cœurs tressaillent-ils à la vue du sacrement adorable, comme les entrailles d'Elisabeth tressaillent au seul son de la voix de Marie?

Ah! mes Sœurs, que les mondains entrent sans émotion dans nos temples, qu'ils assistent au divin sacrifice, sans être touchés de respect ni d'amour, j'en suis plus affligé que surpris. Ils ignorent nos mystères; ils prennent nos cérémonies pour une pompe vaine; ils ne savent pas quelle majesté aimable et terrible se cache sous de viles apparences; et l'on pourrait lui dire avec vérité ce que Jean disait aux Juifs: « Au milieu de vous est un Dieu que vous ne connaissez pas. » Mais si nous, les ministres de ce Dieu fait homme, et vous, ses épouses; si nous tous, les confidens de ses secrets, les objets particuliers de son amour, nous, admis à sa familiarité la plus intime, engraisés de sa chair et abreuvés de son sang,

nous demeurons indifférens et insensibles en sa présence, où faudra-t-il donc qu'il aille chercher des hommages? de qui pourra-t-il attendre le tribut d'amour et de reconnaissance que nous lui refuserons? Oh! je vous en conjure, ranimons notre foi, qui languit, rallumons dans nos cœurs le feu des saints désirs qui s'éteint. O mes chères Sœurs! si nous savions rendre à cet aimable Epoux ce qu'il nous donne, et répondre aux sentimens qu'il a pour nous, quelles douceurs ineffables nous goûterions ici à ses pieds! de quelle joie, de quelles pures délices nous serions inondés dans la participation de son divin banquet! quel goût exquis nous trouverions à cette manne céleste dont il nourrit les âmes affamées! comme, au sortir de son entretien et de ses embrassemens, tout nous deviendrait agréable et facile! comme nos peines se changeraient en plaisirs, nos travaux en délassemens, nos larmes les plus amères en douces larmes de consolation! Hélas! ne comprendrons-nous jamais de quels avantages, de quel bonheur nous nous privons par nos lâchetés et nos froideurs? qui donc nous réveillera de notre assoupissement? O Emmanuel! ô Fils du Dieu vivant, Fils de Marie! opérez aujourd'hui, dans cette maison, ce que vous opérâtes dans celle de Zacharie; répandez dans nos esprits la même lumière dont vous éclairâtes Elisabeth, afin que nous connaissions le prix de votre visite; répandez surtout en nous l'onction puissante de votre grâce, et que l'homme nouveau, conçu dans nos cœurs, y tressaille de cette joie sainte dont votre précurseur éprouva les transports dans le sein maternel; que nos langues se délient, comme se délia bientôt après celle de Zacharie, et qu'elles forment toutes ensemble un concert perpétuel de louanges en votre honneur; que ravis, étonnés de recevoir tant de faveurs en un jour, nous reconnaissions qu'elles sont dues à l'intercession de Marie; que, ne cessant désormais de glorifier cette Vierge incomparable, nous lui disions, avec un attendrissement tou-

jours nouveau : Oui, « vous êtes bénie entre toutes les femmes, » bénie entre toutes les créatures, et « le fruit de vos chastes entrailles » est l'auteur même de toute bénédiction et de tout bien !

Mais, mes Sœurs, après avoir répété les paroles d'Elisabeth, n'écouterons-nous pas Marie elle-même ? Oh ! oui, mes Sœurs, c'est elle qui sait parler le langage de toutes les vertus, de l'humilité la plus parfaite, de la foi la plus éclairée, de l'amour le plus sublime ; elle répond aux discours de sa sainte cousine, non par des discours humains, mais par un divin cantique, plus digne de retentir dans les cieux, au-dessus de tous les chœurs des anges, que d'être entendu sur la terre.

« Mon âme, dit-elle, glorifie le Seigneur, et mon esprit tressaille d'allégresse dans le Dieu mon Sauveur : car il a daigné jeter un regard sur son humble servante, et dès lors toutes les générations me nommeront heureuse. Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses, et son nom est saint. » Voyez, mes Sœurs, comme tout est rapporté à Dieu seul, comme la gloire de ses dons retourne à lui tout entière ; comme l'humble servante ne s'attribue rien à elle-même, que le bonheur d'avoir obtenu un regard de son Dieu ; avec quel ravissement de joie, dans quel doux transport de reconnaissance elle publie que, s'il a fait en elle de grandes choses, l'honneur en est à lui seul, comme à lui seul est la puissance et la sainteté ! *Fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus* (1). O l'admirable modèle de l'humilité la plus profonde au sein de la plus étonnante grandeur ! Ce modèle si accompli, nous devons nous efforcer, mes Sœurs, de l'imiter : car, il faut le dire, le Seigneur a fait aussi en nous de grandes choses, et il y aurait de l'ingratitude à ne le point reconnaître. Il a fait de grandes choses en nous, quand il nous a tirés du néant pour nous former à son image ; quand, par le baptême, il nous a rendus les temples

(1) Luc, I, 49.

vivans de son esprit ; quand il nous a lavés tant de fois dans la piscine salutaire qui purifie les âmes, et leur rend ce bel éclat de l'innocence, que le péché leur avait fait perdre ; quand il nous a divisés, pour ainsi dire, en nous incorporant, par l'eucharistie, à la propre chair de son fils. Il a fait de grandes choses en vous, mes Sœurs, quand il vous a séparées d'un monde réprouvé, pour vous façonner, dans la solitude, à la pratique des plus sublimes vertus ; quand, vous choisissant pour ses épouses, il vous a inspiré le dessein de vivre comme des anges dans des corps mortels, et vous a donné la force de l'exécuter ; quand il vous a appelées à mériter cette brillante couronne qui distinguera éternellement les vierges entre les autres bienheureux habitans du ciel. Le dirai-je ? il a fait de grandes choses en moi-même, mes Sœurs, tout indigne que j'en suis, lorsque, me tirant si récemment encore de la foule des simples fidèles, il m'a élevé au rang de ses ministres ; que, par l'onction sacrée et par l'effusion du Saint-Esprit, il a imprimé dans mon âme le caractère ineffaçable de son sacerdoce, et m'a revêtu de pouvoirs divins qui m'effraient et me confondent. Ne craignons donc pas de publier avec Marie, que le Tout-Puissant a fait en nous de grandes choses : *Fecit mihi magna*. Mais hâtons-nous d'ajouter qu'il les a faites lui seul, qu'elles sont l'ouvrage de sa bonté toute gratuite comme de sa souveraine puissance ; que de notre part nous n'y avons apporté que notre néant et notre misère, que notre indignité même et nos péchés. Confessons qu'il n'y a que lui de saint ; que pour nous, au lieu de mériter ses bienfaits, nous ne serions dignes que de ses châtimens, s'il voulait user à notre égard des droits de sa justice : *Fecit magna, et sanctum nomen ejus*. Ah ! malheur à nous, malheur à nos vertus mêmes et à nos bonnes œuvres, si nous osions nous en attribuer quelque chose ! Il vaudrait mieux n'avoir jamais eu de part aux dons du Seigneur, que de lui en disputer la gloire, après les avoir reçus ;

de blesser ainsi sa redoutable jalousie, et de changer la bénédiction même en malédiction pour nous. Gravons dans nos esprits les menaces dont le reste du cantique de Marie est plein contre les superbes, contre ceux qui sont riches à leurs yeux, et qui ont mis leur confiance en leurs propres forces; le bras du Tout-Puissant les brise, les dépouille et les renverse du trône d'orgueil où ils s'étaient assis: *Dispersit superbos, deposuit potentes* (1). Toutes ses miséricordes au contraire sont pour les âmes humbles qui le craignent, pour les petits, qu'il se plaît à relever de la poussière, et pour les pauvres, qu'il comble de ses largesses: *Esurientes implevit bonis, exaltavit humilias* (2).

Que ne puis-je développer toutes les autres leçons que renferme cet admirable cantique! Mais, mes Sœurs, ne le connaissez-vous pas assez? n'est-il pas l'objet de vos plus ordinaires méditations? ne le chantez-vous pas tous les jours? Que vous êtes heureuses, de pouvoir ici vaquer en paix à des occupations si saintes! O filles de François de Sales, que vos loisirs sont doux! que vos jours sont pleins! que votre sort est digne d'envie! Tandis que les aveugles enfans du siècle croient que le désœuvrement et l'ennui habitent vos solitudes, vous mêlez vos voix à celles des anges; ces esprits célestes, attirés par vos concerts, descendent parmi vous, et vous répétez avec délices, dans la terre d'exil, les chants de l'immortel patrie. Oh! que les plaisirs du monde sont différens des vôtres! Nous le connaissons ce monde pervers et insensé; nous n'avons que trop vu ses pompeuses bagatelles, ses joies bruyantes et profanes, sa félicité trompeuse, et le prestige éblouissant de ses vanités; mais qu'avons-nous remporté le plus souvent de ses plus brillantes assemblées, sinon la tristesse, le dégoût, et un vide que le monde ne pouvait remplir?

Il n'en est pas ainsi de vos tabernacles, ô Dieu des

(1) Luc, I, 51 et 52.

(2) Luc, I, 52 et 53.

vertus! plus on les fréquente, et plus on les chérit, parce que la paix, l'innocence et le bonheur y ont fixé avec vous leur séjour: *Quàm dilecta tabernacula tua, Domine virtutum* (1)! Tant que j'ai vécu éloigné des parvis sacrés de votre temple, mon âme a languï consumée par l'ardeur de ses désirs; mon cœur soupirait vers vous, et ma chair même, tressaillant de votre amour, s'élançait vers le Dieu de ma vie: *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum* (2). Ah! Seigneur; le passereau battu de l'orage trouve un abri; la timide tourterelle trouve dans son nid le repos et la sûreté pour elle et pour les petits qu'elle réchauffe dans son sein: *Etenim passer invenit sibi domum, et turtur nidum sibi* (3). Pour moi, mon Dieu, je ne veux point d'autre demeure, point d'autre asile, que votre sanctuaire et vos autels; c'est là que je veux goûter un saint repos sous l'ombre de vos ailes, que je veux vivre au pied du trône de mon roi, que je désire expirer dans le sein de mon Dieu: *Altaria tua, Domine virtutum, rex meus et Deus meus* (4). Non, Seigneur, il n'y a d'heureux que ceux qui habitent votre maison; c'est là que retentissent vos louanges, là que vos bénédictions se répandent, là que naissent et croissent les vertus, là seulement qu'il est doux de pleurer, que l'objection même est glorieuse, et qu'un seul jour passé en votre présence vaut mieux que mille années perdues dans les folles joies de la terre.

C'en est assez, mes chers Sœurs: resserrons de plus en plus les liens qui nous attachent à la maison de notre Dieu; renouvez en ce jour vos plus saintes résolutions, ranimez votre ferveur; espérez tout de la miséricorde de celui qui donne la grâce et la gloire. Il bénira vos efforts pour pratiquer parfaitement sa loi; témoin de la droiture de vos intentions, il vous prodiguera les secours et les faveurs; il vous fera mon-

(1) Ps. LXXXIII, 2.

(2) Ps. LXXXIII, 3.

(3) Ps. LXXXIII, 4.

(4) Ps. LXXXIII, 4.

ter de vertu en vertu, jusqu'au sommet de cette bienheureuse Sion, où il se communique sans réserve à ses élus: *Ibunt de virtute in virtutem; videbitur Deus deorum in Sion* (1).

Puissions-nous tous, mes Sœurs, parvenir à ce terme de tous nos vœux, et y être réunis à jamais dans le sein de Jésus et de Marie! Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

(1) Ps. LXXXIII, 8.

PETIT

DISCOURS

PRONONCÉ

AU MARIAGE DE M^{LLE} K^{**} S.-G^{**},

NÈGE DE L'AUTEUR.

AVEC M. R^{***}.

Mes chers enfans, car quel autre nom vous peut donner en ce moment ma tendresse? j'éprouve, comme ministre de Dieu, comme proche et comme ami, la consolation la plus vive, en bénissant les nœuds sacrés qui vont vous unir. Elevés l'un et l'autre dans l'amour et la crainte du Seigneur, accoutumés dès l'enfance à porter le joug de la vertu et à goûter les douceurs de la piété préférables à tous les plaisirs, vous venez vous faire mutuellement aujourd'hui le plus précieux de tous les dons, celui d'un cœur pur que l'air contagieux du siècle n'a pu rompre, et qui n'a jamais connu que des affections légitimes. Cette sainte cérémonie nuptiale, ce sacrement vénérable qui sanctifie l'union des époux, et que l'Apôtre appelle un grand sacrement dans Jésus-Christ et dans l'Eglise (1), ne sera donc pas profané en ce jour; je n'ai pas à craindre que les paroles de bénédiction qui vont sortir de ma bouche, se tour-

(1) Eph. v, 32.

nent en malédictions pour des âmes si bien préparées et si fidèles.

Oh ! combien de fois nous arrive-t-il de prêter en tremblant notre ministère aux mariages des chrétiens ! Dans quelles dispositions profanes, avec quelle légèreté et quelle dissipation, quel tumulte de pensées frivoles et mondaines, la plupart viennent-ils contracter, au pied de l'autel, ces engagements irrévocables dont les suites sont si sérieuses et si étendues, et remplir, comme en se jouant, cet acte solennel de religion qui, pour n'être pas un sacrilège, demande un profond recueillement, une conscience pure, une foi et une piété sincère ! Paraissent-ils seulement songer, qu'au même moment où ils forment ici le lien de leur mutuelle et indissoluble alliance, un Dieu favorable ou irrité, qui lit dans leurs cœurs, forme, pour ainsi dire, le tissu de la destinée heureuse ou malheureuse qu'il leur prépare comme châtiment ou comme récompense ? trop souvent, hélas ! tandis qu'enivrés de vaine joie et d'espérances trompeuses, oubliant le souverain Arbitre de leur sort, de jeunes inconsidérés reçoivent les félicitations d'un monde aveugle qui leur promet le bonheur, l'anathème dû à leur impiété se prononce contre eux dans le ciel, et les orages qui doivent troubler leur vie entière s'amassent invisiblement sur leurs têtes. De là ce que nous voyons tous les jours : cette courte allégresse suivie de longues douleurs, ces témoignages si touchans d'estime et d'affection réciproque faisant place aux dissensions domestiques, aux éclats et aux ruptures scandaleuses ; de là les maisons mal gouvernées, les fortunes dissipées, des enfans nés avec un mauvais naturel, corrompus encore par une pire éducation, et qui semblent n'avoir reçu la vie que pour le désespoir de ceux qui la leur ont donnée ; de là quelquefois des malheurs plus grands encore, des catastrophes dont je n'ose parler, et dont je me hâte d'écarter le souvenir funeste.

C'est ainsi que vous vengez, grand Dieu, votre

sacrement outragé, et la sainteté des noces chrétiennes, autrefois si graves et si innocentes, déshonorée par l'immodestie des parures, par l'indécence des jeux, et par tous les excès d'une licence presque païenne.

Veuillez, nous vous en supplions, Seigneur, abaisser vos divins regards sur ce sanctuaire qui vous offre un spectacle bien différent. Voyez ces jeunes cœurs qui se donnent à vous, avant de se donner l'un à l'autre ; qui se sont préparés à la cérémonie de ce jour, comme on se prépare aux actions les plus saintes ; qui n'apportent ici aucun sentiment indigne de la présence des anges et de la majesté des adorables mystères ; qui, prosternés en silence, à vos pieds, les yeux pleins de larmes qu'une religieuse émotion fait couler, attendent, avec une humble confiance, que vous daigniez bénir, dans votre miséricorde, des liens que votre providence paternelle semble avoir elle-même formés. Voyez autour d'eux cette nombreuse assemblée de proches et d'amis, accourus pour les environner de leur tendresse et de leurs vœux ; entendez ce concert de prières qui, du fond de tous ces cœurs, s'élève en ce moment vers votre trône ; daignez entendre aussi, malgré mon indignité que je confesse, la voix et les pressantes supplications d'un ministre de vos autels, en qui les affections du sang et de la nature se joignent aujourd'hui à toute l'ardeur du zèle et de la charité, pour émouvoir profondément ses entrailles et donner un accent plus vif à sa prière. O Dieu, auteur et père du genre humain, vous qui, dès les premiers jours de l'univers, instituâtes la loi sacrée des mariages dans le jardin d'Eden ; Dieu d'Abraham et de Jacob, de Sara et de Rachel, du jeune Tobie et de sa vertueuse épouse ; vous qui environnâtes de tant de consolation et de tant de gloire les chastes alliances des anciens patriarches ; mais vous surtout, Dieu de l'Évangile, Dieu d'amour, qui, pour rendre plus vénérable encore la sainte union conjugale, l'élevâtes

à la dignité de sacrement de la loi nouvelle, et honorâtes de votre divine présence les heureuses nocés de Cana, venez à cette fête nuptiale, où tout respire la piété et l'innocence; venez recevoir vous-même et sceller les promesses et les sermens de ces nouveaux époux; répandez sur eux, de vos propres mains, un torrent de grâces célestes qui demeurent, et qui leur soient, jusqu'à la fin de leur carrière, une source toujours abondante et toujours vive de paix, de joie sainte, d'amour mutuel, de force dans les peines inévitables de la vie, de constance dans la pratique de tous les devoirs. L'instant solennel est venu où ils vont se jurer sous vos yeux une foi inviolable; que vos anges accourent pour être témoins de leurs engagemens; et vous, Seigneur, soyez sur mes lèvres, pour donner une efficace divine à la bénédiction qui doit être le gage de tant de biens.

APRÈS LE MARIAGE.

C'en est fait, mes chers enfans, vos destinées sont inséparablement unies; désormais vous n'aurez plus qu'un cœur et qu'une âme, comme vous ne porterez qu'un même nom, et ne connaîtrez plus d'intérêts qui ne vous soient communs.

O mon Fils, vous que je puis nommer ainsi maintenant à plus d'un titre! étroitement uni moi-même à la famille qui vient de vous recevoir dans son sein, je me réjouis avec elle de pouvoir vous compter dès à présent au nombre de ses membres, et de mes proches les plus chéris. Nous savons de quelle race ancienne et fidèle vous êtes issu, et quel sang pur coule dans vos veines. Vos pères et vos aïeux ont conservé à travers une longue suite de générations, et au prix de tous les sacrifices, le dépôt de la vraie foi et la tradition des mœurs antiques; héritiers de ce double trésor, les auteurs de vos jours ne l'ont pas laissé perdre, et vous ont transmis avec la vie les sentimens et les maximes qu'ils avaient sucés avec le lait. Nous remettons entre vos mains avec con-

fiance le sort d'un enfant que nous chérissons, que je craindrais moins de louer si je lui étais plus étranger, mais dont j'ose dire au moins, qu'elle saura faire consister tout son bonheur à ne rien négliger pour le vôtre.

Et vous, ma chère Fille, qui avez passé si heureusement votre enfance au milieu de sœurs si tendrement aimées, sous les yeux d'un père et d'une mère si dignes de l'être, d'une aïeule qui fait le charme de sa famille, de nombreux amis et de tout ce qui l'approche, soyez plus heureuse encore dans la société de l'époux que Dieu lui-même vous donne, et qui ne vivra désormais que pour vous, comme vous ne devez vivre que pour lui. N'oubliez jamais les exemples de tendresse conjugale, de piété, d'application à tous les devoirs, dont vous êtes entourée. Montrez-vous digne du sang dont vous êtes sortie. De plus d'un côté vous êtes l'enfant des saints; et ce sanctuaire même, où la bénédiction nuptiale vient de vous être donnée, est l'ouvrage d'un aïeul paternel, qui, par un triple martyre, mourut victime de sa fidélité à son Dieu, de son dévouement pour son roi, et de la plus héroïque charité fraternelle. Croyez, heureux époux, qu'il vous bénit tous deux en ce jour, du haut du ciel.

D'autres parens bien chers, que la divine bonté vous conserve encore sur la terre, et qui, retenus loin de nous par une impérieuse nécessité, regrettent de n'avoir pu compléter, en la partageant, la joie de cette fête, joignent aussi en ce moment leur bénédiction à toutes celles que j'ai répandues et que je répandrai encore sur vous. Mais préparez-vous à recevoir celle de l'Agneau sans tache, qui va descendre à ma voix et s'immoler pour vous sur cet autel.